

# Une danse sereine et bouleversante

L'homme est assis, un peu en retrait, aux côtés des musiciens, sous la grande voûte vitrée de la Bellone. Tandis que s'élève l'« Adagio aus dem Kammerkonzert », d'Alban Berg, il se lève doucement, contourne sa chaise et se fige derrière les musiciens. D'un seul coup, il s'élanche. Le buste, les bras, fendent les airs. Un sourire léger et radieux est apparu sur ses lèvres. Il marche à présent, s'accroupit, se couche presque, joue lentement avec son ombre. A l'horizontale, en appui instable sur deux pieds et une main, il semble chercher une sortie, une manière d'échapper à lui-même, aux nœuds qu'il fait avec son corps. Peut-être cherche-t-il simplement à vérifier que ces équilibres sont possibles. Sa main libre se pose tour à tour sur un genou, une cuisse. Comme si, même dans ces positions étranges, il réfléchissait intensément, ou, plutôt, comme s'il s'imprégnait du mouvement à venir, de la musique et des émotions qu'elle fait naître en lui.

Il se relève maintenant, s'élanche sans retenue, mains tournées vers le haut, paumes largement ouvertes. Offertes. Tout semble venir de ces mains qui nous accueillent, nous embrassent. Tel un Christ léger et joyeux, il marche de côté, enveloppe le quatuor de sa présence. Le sourire affleure. Le regard laisse

transparaître une concentration intense doublée d'une étonnante paix intérieure. On sent chez cet homme une joie profonde d'être là, avec nous.

Berg est suivi de Bach, de Webern, de Malher et d'Ives, interprétés en direct par un quatuor idéal composé de Takashi Yamane (clarinette), George Van Dam (violon), Geert De Bièvre (violoncelle) et Yutaka Oya (piano).

L'homme sautille à présent, tournant sur lui-même. Puis il se pose à nouveau, retrouvant ces longs mouvements coulés où les mains entraînent le corps à leur suite, dans un parcours sinueux. Chaque membre semble sortir de son axe. Le corps bondit vers les cieux, comme pour attraper l'insaisissable. Sourire lumineux. Pas un de ces sourires convenus qu'on se plaque sur le visage pour masquer l'effort. Cet homme ne masque rien et son sourire vient du plus profond de l'âme.

Au son du violoncelle, il se lance dans un petit ballet rappelant les danses de cour. Petits sauts, virevoltes, suivis de nouvelles torsions. Avec une légèreté, une grâce, une élégance infinie, il danse comme un gosse ravi de nous surprendre. Une main se pose sur la hanche comme pour nous dire: *Alors!? Vous avez vu!?* Sans forfanterie. Avec juste l'émerveillement et la fierté amu-

sée de l'enfant heureux d'avoir joué un bon tour à son entourage en se surprenant lui-même.

Aux périodes de calme succèdent des démarrages vifs, bondissants. Bras écartés, tournant sur lui-même, il englobe maintenant toute la salle dans ce geste d'amour absolu, d'une simplicité bouleversante. Le sourire est là, à nouveau tandis que l'homme tourne sur lui-même de plus en plus vite en une danse aux accents joyeux et nostalgiques. Une danse magique parce que totalement, profondément humaine. Une danse libre, sereine, jamais muselée, mais parfaitement maîtrisée.

L'homme se couche sur le côté, tête posée sur un bras. Il se redresse, repart en petits bonds de lutin, puis se couche à nouveau, tournant le dos au public, une dernière fois. La musique s'éteint. Le public reprend son souffle, ses esprits. Et se rappelle soudain que cet homme magnifiquement dirigé dans cet exercice solitaire par Kitty Kortés Lynch s'appelle Jan Ritsema. Qu'il n'avait jamais dansé sur scène de toute sa vie. Qu'il a 51 ans. Et que son « spectacle » s'appelle « Pour la fin du temps ».

**JEAN-MARIE WYNANTS**

*A la Bellone, jusqu'au 22 mai, à 22 heures.*